

Histoire de mobilisation

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung**

Band (Jahr): **3 (1928)**

Heft 17

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-711065>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Histoire de mobilisation*)

I.

De garde.

Où, mes enfants, la vie est dure.
Depuis tant de mois vous trimez
Par la pluie et par la froidure,
Crottés, moulus, fiers, enrhumés...

— Une dépêche pour le fusilier Cuendet! clama l'ordonnance postale en franchissant la porte du corps de garde dans une bourrasque de pluie et de neige.

— Absent! répondit une voix futée.

— La porte! gronda une autre voix avec une mauvaise humeur évidente.

Au moment où nous y pénétrons sur les pas de l'ordonnance, ce corps de garde est occupé par la demie de droite de la troisième compagnie, bataillon de fusiliers ***.

La mobilisation générale, des premiers jours d'octobre 1914, avait apporté dans ce bataillon vaudois des éléments quelque peu disparates par l'affluence, extraordinairement forte, des soldats citoyens résidant à l'étranger; et qui n'avaient pu prendre rang dans les unités déjà surcomplètes de leur incorporation de recrutement.

De là des groupements hétérogènes, hasardeux, étranges, symboles de la confraternité fédérale, image pittoresque de la Suisse en raccourci.

Tel était le détachement, commandé en second par le sergent Schneider, auquel appartenait le destinataire de la dépêche.

Schneider s'était fait incorporer dans le bataillon lors d'un séjour à Lausanne pour apprendre le français. Puis il resta, dans ce bataillon welsche, considérant que chaque cours de répétition militaire lui serait un excellent cours pratique de conversation française. Le brave sergent avait la notion exacte de ses devoirs et le manifestait au plus près de sa conscience. Sa discipline de Suisse allemand était d'autant plus frappante qu'elle s'exerçait dans un milieu fort mélangé.

En ce moment, il avait sous ses ordres huit troupiers vaudois: Besuchet, caporal de pose, Larpin, tambour, Baudaz, Klein, Huguenin, Pasche, Cuendet et Tonduz; deux Genevois: Katz et Verdier; deux Tessinois: Lévi et Colombi, simples fusiliers.

Dans ce groupe, on eût trouvé les représentants des professions les plus diverses, du maître d'hôtel Baudaz à l'ouvrier plâtrier Lévi, en passant par Pasche, maître d'école, et Tonduz, armailli du Pays d'Enhaut.

A la guerre comme à la guerre: un râtelier d'armes hâtivement charpenté, quelques rayons et pendoirs, quelques gerbes de paille, deux escabeaux, un banc, une table, empruntés à la cuisine de la ferme adjacente, et la vieille remise campagnarde fut prête à recevoir ses hôtes guerriers.

Le génie militaire possède au plus haut degré le génie de l'improvisation.

Assis près de la fenêtre, le sergent lisait le «Bund» avec l'attention, l'application, l'opiniâtreté qui sont les qualités distinctives de sa race. Il ne comprenait pas tout, mais cherchait à tout comprendre.

Au fond du local, dans un demi-jour reposant, les troupiers, étendus sur la paille en attendant leur tour de faction, rêvaient à quelque incident qui rompit leur somnolence ou les rejetât à l'action. Si notre présentation paraît insuffisante, nous en demandons pardon de tout notre cœur; il faudrait des yeux de chat pour y voir distinctement.

*) Extrait de «L'arme au Pied» de Henry Chardon (fr. 3.50. Librairie Payot & Co.).

Docile à l'injonction qu'il crut échappée aux lèvres d'un supérieur, l'ordonnance ferma la porte et hasarda quelques pas indécis. Le sergent jeta son journal et fit face avec la prestesse carée du «drill», les talons joints, la main au képi, en réponse au salut plutôt relâché du Welsche.

— On se présente plus militairement que ça, savez-vous?

L'ordonnance se raidit dans la pose réglementaire.

— Annoncez-vous!

— Pahud, Ernest, de la première du 7, en service détaché à la poste de campagne. J'apporte une dépêche pour le fusilier Cuendet.

— Une dépêche! répéta le sergent en tournant et en retournant le pli mystérieux. Vous n'auriez pas pu l'apporter une demi-heure plus tôt, peut-être? Avant la relève des sentinelles?

— Impossible, sergent.

Cette réplique, où il crut sentir un souffle d'ironie, fit froncer le sourcil au supérieur.

— Impossible? gronda-t-il en se redressant.

— Parfaitement. On me l'a remise il n'y a pas vingt minutes, le temps de me trimballer ici.

— Alors ça presse, dites?

— Probable.

— Cuendet est de faction près du moulin, à quinze cents mètres à main droite; portez-lui ça. puisque ça presse tant. Rompez!

Excusez, sergent! On m'attend au bureau et je ne connais pas le pays. Il me faudrait le surnuméraire pour me montrer le chemin; autant qu'il la porte tout seul. Ça n'est point tellement lourd.

A n'en pas douter, cette fois, l'intention était manifestement ironique, mais le refus était motivé.

— Rompez!

Le messenger salua, fit demi-tour et prit la porte sans autre commentaire.

— Surnuméraire Colombi, appela le sergent, à l'ordre!

— Misère de misère, gémit Pasche en brandissant une poignée de paille contre le plafond, si ce n'est pas un péché de réveiller ce macaroni qui dort comme un lézard sur un mur de vigne, les yeux grands ouverts!

— Surnuméraire Colombi! réitéra le sergent un ton plus haut.

Colombi jugea prudent de se réveiller.

— C'est-y moi que vous appelez, sergent? dit-il en ouvrant un œil.

— Debout à l'ordre et plus vite que ça! poursuivit Schneider impatienté, pendant que Colombi s'ébrouait et se mettait sur ses jambes. On prend la position, ou quoi? Voici une dépêche pour Cuendet, sentinelle numéro 2. Est-ce compris?

— Sans vous commander, sergent, intervint Baudaz en s'asseyant, à votre place je garderais la dépêche et je lui dirais de prendre son fusil.

— Son fusil? Pour quoi faire?

— Pour remplacer Cuendet, parbleu! Sait-on ce qu'il y a, dans cette dépêche? On ne fait pas jouer le télégraphe pour annoncer qu'à Servion c'est le même temps de chien qu'ici. Cuendet me disait hier au soir que son père était gravement malade; il se peut qu'il soit mort. Vous ne voudriez pas faire poser Cuendet jusqu'à quatre heures avant de répondre ou de demander une permission, selon le cas?

— Vous avez raison, je n'y pensais pas, avoua bonnement Schneider.

Colombi fit la grimace. Pour lui, Baudaz n'avait pas raison du tout. Mais il se garda de souffler mot.

— Vous, lui dit le sergent, prenez votre fusil et allez remplacer Cuendet jusqu'à la prochaine pose. Vous lui direz qu'un télégramme l'attend au poste. Compris?

— Compris, sergent.

— Et vivement, n'est-ce pas? ça presse.

— Le temps d'emprunter une parapluie à Baudaz et ze cours.

Le sergent faillit se fâcher. Il ne se fâcha point. Il n'en eut pas le temps. En un tour de main, Colombi enfila sa capote, boucla son ceinturon, mit son képi, attrapa son flingot, en deux sauts prit la porte et disparut toujours courant.

— Félicitations, sergent! s'écria Pasche. Pour expédier le monde, il n'y en a point comme vous. Vous vous y entendez en première. Dommage qu'on n'ait pas l'occasion de vous voir expédier pareillement un couple ou deux de ces sauvages qui empêchent les gens de dormir et veulent tout bouleverser.

— Et tout avaler; oui, c'est dommage, ajouta habilement Baudaz. Et nous marcherions avec vous comme un seul homme. Parole d'honneur, sergent!

— Marcher? Pardi, il le faudrait bien! conclut Schneider avec conviction.

Il regagna la fenêtre et reprit son journal. Baudaz se recoucha. Et l'on n'entendit plus que la pluie grésillant en rafales contre les vitres. Bien que l'endroit manquât de confortable, ce bruit hargneux faisait penser qu'après tout on ne s'y trouvait pas si mal.

— Si vous continuez à brailler tous ensemble, déclara Pasche avec sévérité, le sergent sera forcé de faire son rapport. Vous connaissez le brigadier? Tant pis pour vous!

— M'sieu le régent, je demande la parole, si you plaît!

— La parole est à l'Anglais Verdier de Genève, patrie du général Dufour et de la plus puissante «gicle» du monde. On connaît sa géographie, j'espère?

— N'en jetez plus, la cour est pleine! grogna Katz qui, n'ayant embêté personne depuis un moment, commençait à se sentir mal à l'aise.

Verdier se souleva à demi et, les mains en manière de béquilles, s'approcha du mur et s'y adossa de façon à dominer du regard l'assistance.

— Il y avait une fois, commença-t-il, un brave garçon de Genève qui voulut partir pour Londres dès qu'il aurait passé son école militaire. De bonne famille, l'une des plus vieilles de Genève, instruit, distingué, banquier de son état, décidé à travailler ferme et à se créer promptement une situation, il fit part de son idée à papa et à maman, leur promit d'être bien sage, de ne pas sortir pieds nus quand il serait enrhumé. La-dessus, il partit. Les premières semaines, il s'ennuya à périr, tant il y avait d'Anglais. A l'hôtel, au bar, au Bureau, dans la rue et dans le railway, on ne voyait que ça, on n'entendait que ça; à peine par-ci par-là quelques Allemands s'appliquant à baragouiner comme tout le monde, pour ne pas se faire dévousoyer. C'était exaspérant. Afin d'éviter des impairs et de se repeinturlurer l'horizon, il se mit à parler comme tout le monde et à s'inonder de thé à chaque repas. Cette belle conduite charma les doux yeux d'une petite voisine: le mal du pays fut coupé net.

— Une petite voisine! observa Huguenin. Un peu grande, pourtant? autour des dix-huit ou vingt ans?

— Tout allait donc pour le mieux, d'autant mieux que le patron venait de me nommer premier au service

des titres. Mais voilà qu'au commencement d'août tout se détraque, tout craque, tout casse, et le mal du pays me repince plus que jamais. Glorieux d'arriver à temps, je m'égosille à chanter «Roulez tambours» et «Sur nos monts», et l'on me flanque dans un bataillon où il y a de tout, sauf des Genevois.

— Et moi donc, tes colles, vieux! protesta Katz en s'accoudant de façon à présenter son profil en bec d'aigle sous un angle plus favorable.

Sans reproche, les frères, se hâta d'ajouter le narrateur. Nous sommes tous suisses, c'est convenu; nous formons un peuple de frères, tout au moins de cousins remués, c'est incontestable. On s'aime tout plein; mais il y a une nuance. A part deux ou trois, trois et demi au plus, on ne sait avec qui jaser. Par exemple, Tonduz et Cuendet ne pensent qu'à leurs vaches. Ils ne manqueraient pas de me regarder de travers si je me hasardais à prétendre que le fromage n'est pas un parfum militaire exquis. Huguenin ne pense qu'à ses couches de mioches et Larpin qu'à ses choux, genre «trompettes de Jéricho». Au fond, chics types, francs camarades, prêts à se faire casser la tête sous la croix blanche: tant qu'on voudra et je les admire. Mais rien de tout cela ne remplace les citoyens de Genève, mes pauvres amis, quand on les connaît comme moi!

— En plein dans le noir! s'exclama Katz enchanté.

— Faudrait savoir lesquels, de citoyens de Genève? opina Pasche d'un ton caverneux. Il y a aussi des payans et des jardiniers parmi les citoyens d'en-là; et plus de vaches qu'il ne semble. On voit sans lunettes, l'Anglais! Ce qu'il lui faudrait, c'est un bataillon de milliardaires et d'ambassadeurs. Mais par le temps qui court, ce bataillon serait si petit qu'à cent mètres on ne pourrait pas l'apercevoir à l'œil nu.

— Pan!... en plein dans le noir! dit Tonduz avec jubilation. Respect pour toi, Pasche, respect! Si ton collègue était plus près de chez nous, j'y enverrais mes modzons: tu dois les élever d'attaque.

Baudaz se leva lestement, se campa droit et haut sur ses jambes nerveuses d'homme de trente-deux ans et s'écria d'une voix sonore:

— Vive la Suisse, les amis!

Cette explosion d'enthousiasme, tout à fait hors des allures de Baudaz, foncièrement réfléchi et pondéré, fut accueillie par un silence soudain, narquois, interrogatif. Le sergent abandonna sa lecture pour mieux entendre et chacun s'assit sur la paille, dans l'attente d'une suite digne du début, les yeux écarquillés, la tête en avant.

— Oui, vive la Suisse! reprit gravement Baudaz. Depuis dix ans que j'habite la France, je me trouvais, je l'avoue, un peu dépaysé parmi vous, comme l'ami Verdier. Mais nommez-moi un patelin où les gens de toute classe, de toute profession, sortent leurs vérités avec cette camaraderie bon enfant que rien ne lasse! Voici des mois que nous couchons sur la paille; suant, trimant, pateaugeant le jour et grelottant la nuit; que nous avons quitté l'un sa charrue, l'autre son école ou son bureau, et tous la maison- femme et enfants. Il semble naturel que nous soyons aigris par tant d'ennuis et d'épreuves; que nous soyons devenus impatients, hérissés, impossibles? Et pas du tout. On tire des tréfonds de sa caboche ce qu'il y a de plus vexant, même plus qu'il n'y en a, de quoi déchaîner ailleurs engueulade et horions. Ici, chacun dégoise et personne ne se fâche. Dieu soit loué, nous sommes vraiment un peuple de frères! Pas vrais, sergent? Parole d'honneur!

— D'accord. Mais il en faut de la patience, bougrement plus qu'on ne croit.

Larpin, qui n'avait soufflé mot jusqu'ici, soupira bruyamment:

— Vouï, c'est la mère des vertus. Heureusement; sans ça...

Le bruit de la porte violemment poussée lui coupa la parole, et Cuendet se précipita en coup de vent, le front ruisselant, le képi sur les yeux, la capote crottée jusqu'aux hanches, trempé, à bout de souffle:

— Mon père est mort? Où est-elle, cette dépêche?

— Qu'est-ce que c'est que ces manières? interrogea l'implacable sergent. On s'annonce, ou quoi?

— Excusez, je...

— C'est bon. La voici, cette dépêche. Rompez!

— La porte! gronda Katz.

— Ferme! répondit Cuendet haletant, en déchirant l'enveloppe d'une main fébrile.

Baudaz ferma la porte et s'approcha vivement de Cuendet. Il lui posa amicalement la main sur l'épaule, le regarda bien en face et demanda:

— Ton père est mort? J'espère que tu te trompes.

— C'est Colombi qui me l'a dit.

— Lis d'abord, mon vieux, lis! Qu'est-ce qu'il en sait, ce babillard?

Cuendet déplia la dépêche, lut d'un regard la ligne unique qu'elle contenait, se frotta les yeux, relut d'un coup d'œil et demeura muet, ahuré, figé.

— Eh bien? interrogea Baudaz.

Au lieu de répondre, Cuendet froissa rageusement la dépêche dans sa large main de paysan et, d'un grand geste, la jeta à terre; arracha son képi et le lança à la volée au fond du poste sans souci d'écourter un nez ou de balafrer un front.

— «Hunderttausendmillionen...» commença le sergent indigné.

— Je m'en f...! vociféra Cuendet d'une voix étranglée par l'émotion. Me faire une peur pareille? Me brasser le sang comme ça?... Canaille... canaille de Colombi!

— Ton père n'est pas mort? demanda Baudaz ébahi.

— Bien sûr que non.

— Alors quoi?

— C'est ma femme qui vient d'accoucher d'un garçon.

Un éclat de rire s'échappa, multiple, formidable, et vibra entre les solives avec l'intensité de la diane dans l'escalier d'une caserne. Le sergent lui-même montra toutes ses dents, en un rire d'une largeur démesurée.

(A suivre.)

Rectification.

P. de V.

On nous écrit:

«Permettez-moi, comme abonné au «Soldat suisse», de vous exprimer toutes mes félicitations pour la façon intéressante et variée avec laquelle votre journal est rédigé.

Je voudrais vous signaler une erreur historique, dans le No. du 5 juillet dernier. A la première page, la photographie «Segensonntag» in Kippel, est accompagnée du texte «Grenadiers de l'Empire (Service de Naples)»!! — Cette explication est un non-sens historique.

Les hommes du Lötschental portent, pour la procession de la Fête-Dieu, des uniformes du service de Naples, conservés dans beaucoup de familles de la vallée. Ces uniformes datent de 1830—40 environ, et n'ont rien de commun avec l'Empire, puisque l'Empire a duré jusqu'en 1815.

La division suisse de Naples (1820—1859) comptait 4 régiments d'infanterie (uniformes rouges), 2 batteries d'artillerie et un bataillon de chasseurs (14 000 hommes).

Les régiments suisses de l'Empire étaient au nombre de quatre, avec 4 batteries d'artillerie, le bataillon de chasseurs neuchâtelois et le bataillon valaisan (14 000 hommes). Ils portaient aussi l'uniforme rouge avec parements et plastrons, bleus, noirs, jaunes ou blancs suivant les régiments. Le bataillon de Neuchâtel était habillé de jaune. Mais la coupe de ces uniformes était très différente de celle de Naples.

Les hommes de Kippel portent un bonnet de Grenadier (Bärenmütze) qui provient des régiments suisses de France à la Restauration (1816—1830). Il n'y a donc dans cet uniforme, composé de deux époques, absolument rien de l'Empire. Les pantalons blancs son modernes ainsi que les Képis ancienne ordonnance, surmontés d'un plumet blanc fantaisie.

Ainsi, vous voyez que le titre: Grenadiers de l'Empire (service de Naples) n'a pas de sens. C'est comme si on disait: Grenadier suisse du Sonderbund (occupation des frontières 1870-71).

La population du Lötschental, comme celle du val d'Anniviers et du val d'Hérens, tient beaucoup à ses vieux uniformes qui donnent une note pittoresque aux processions religieuses, mais ces souvenirs respectables proviennent des régiments suisses de la Restauration (1816—1830) et de Naples (1820—1859). Ceux de l'Empire sont très rares — le service de Napoléon était très impopulaire en Valais — on n'y avait pas oublié les horreurs commises par les troupes de Bonaparte de 1798 à 1800; le pillage, l'incendie et les massacres de civils.»

(Merci à notre abonné de ses communications aussi aimables que détaillées, qui rectifient ainsi une regrettable erreur.

La rédaction.)



Humor.

Neuzeitliche Dienstauffassung.

Anfangs Juni abhin übergab ein Rekrut der I.R.S. IV/5, die in Luzern ihren Dienst absolviert, «höchstpersönlich» dem Kreisinstruktor, Herrn. Oberst Kern, folgendes Gesuch: «Hiemit künde ich die Stelle als Rekrut und trete über als Lehrling zur Sanität». -ck-.